

Le Chemin

par Hélène Péras

Portrait

De l'espérance des feuilles mortes
De toute vie enfuie
De tout langage aveugle au fond des mers
Porteuse désarmée pour une lueur à peine,

L'âme mendiante aux joues d'enfant
A traversé l'horreur.

Que peut-elle donner, sinon la certitude
De ses genoux fléchis?

Le Chemin

Voici l'étrange, l'étroit chemin,
Non pas voulu mais consenti,
Entre les hautes murailles,
Puits de lumière
Et la lumière, encore, à l'issue.
Quelle lumière ? Où ne montera pas
Le lierre sur le mur.

La montagne brûlait, en longue robe orange,
Longue robe de vent où la vie s'engouffrait.
Je te suivais, je t'appelais, je te perdais
Ma vie, dans le soleil, et la garrigue rugueuse
Où s'arrachaient les mains les parfumait d'encens.

Une forme de vent marche entre les murailles.
La voix rassure les plis du vent,
Elle est la respiration du chemin
Et la force des pas
Involontaires.

- 269 -



Nul autre feu ne pouvait prendre
Après si haute peine
Que celui-ci, plus haut,
Insaisissable feu
Où brillent d'autres arbres.

- 270 -

La mémoire

La Mémoire et l'oubli

Un dieu se perd au sable de cette aube
Où la voix est rendue à qui n'a plus de voix.
La suppliante,
Sur la nudité de la grève,
Cueille les accords fragiles que laisse
La musique des voix où tremblent d'autres voix.
Elle les emporte,
Brillants encore d'absolu,
Dans les demeures du silence
Et les écoute
Et se souvient.

Un pas venait aux allées de l'attente,
Les larmes éclairaient les arbres des allées.
Ils marchaient, dans les jardins
De la mer et de la nuit. Ils répétaient les mots
Qu'un vieillard avait gravés dans la pierre
Et qui étaient leur musique d'alors

Inveni portum...

Inveni portum...

Ils avaient gravi la colline dans la nuit
Et il lui avait montré
Le scintillement du port.
Eblouie,
Frissonnante d'absence,
Elle avait entendu le galop des chevaux
Et il lui avait semblé

Que les pierres avaient peur.
Sous les allées,
Dans la courbe du port,
Elle avait écouté, pour la première fois,
Le chant du soir dans une langue
Encore étrangère
Qui demandait le nombre des survivants.

L'attente est devenue un pays sans chemins.
Les mots, dans le ciel,
Ont pris la place des oiseaux.
Les arbres des collines
Ont déserté le pays de l'eau et de la lumière
Et dansent à jamais sur le mur
Par la grâce d'un regard.
Des figures de sœurs viennent à l'improviste :
L'orante de marbre
Pleurant l'exil futur aux vitres sans recours ;

L'autre, la frêle, au corps de musique
Ployé contre un visage ;
La jeune fille
Au nom de plage et de forêt
Qui poursuit une image et qu'un rêve éternise.
Comme elles se ressemblent, toutes,
Lampes des morts au bord des oliviers
Ou sur les plages du soir.

Le corps, heureux pourtant, prendra dans l'eau du soir
La mémoire et l'oubli,
Et la houle de l'aube
Le jettera vivant à ce même rivage
Où les mains d'autrefois voulaient mêler des signes,
Sable buvant la soif d'une même parole.

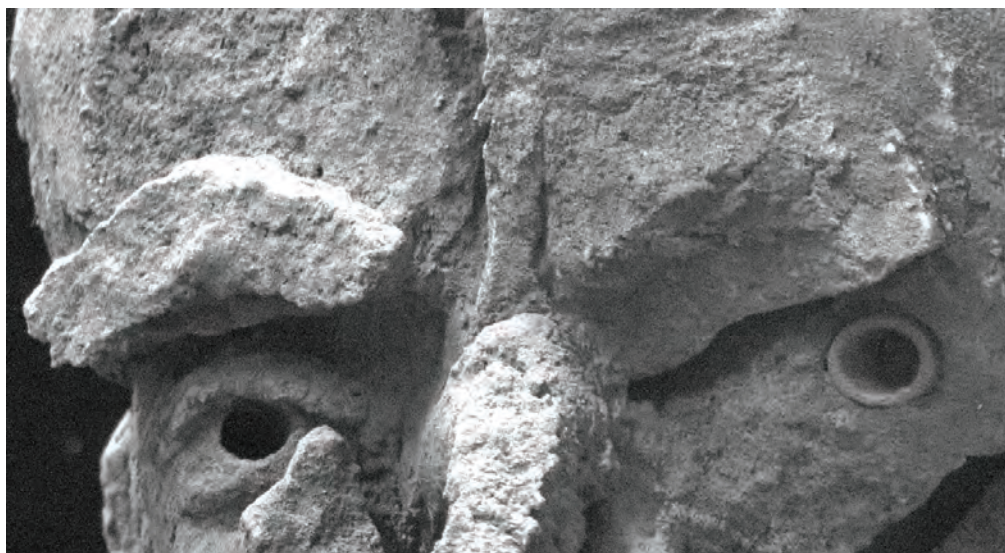
Dans un silence de vitrail
Où des musiques s'illuminent
J'unis l'épars d'enfances nues
Près de la source où s'avive ma soif.



Le gouffre ouvert en mai
 Dans l'odeur des grands lys,
 La soie des cascades à midi
 Sur les épaules adolescentes,
 Les pierres du vallon nu
 Et les fonds glissants des louones,
 Le désir qui n'avait pas de nom,
 L'amour qui n'avait pas de visage.

Plus tard ce fut la vie. Elle passa,
 Belle, avec son sourire d'énigme,
 Dans le regard du temps immobile
 Qui portait le jour sur ses épaules
 Et la mort dans l'aridité de sa nuit.

Le temps est mort, en frémissant,
 Comme le cerf sacré,
 Comme l'éphémère que j'avais vu mourir
 Un soir d'été.



Ces poèmes sont extraits du recueil *La mémoire et la voix*. Paris, 1983.